

Paul-Marcel Lemaire. *Les signes, sauvages, Une philosophie du langage ordinaire*. Éditions de l'Université Saint-Paul et Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Philosophica », n^o17, 1980, 264 p.

François Latraverse

Volume 8, numéro 1, avril 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/203163ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/203163ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Latraverse, F. (1981). Compte rendu de [Paul-Marcel Lemaire. *Les signes, sauvages, Une philosophie du langage ordinaire*. Éditions de l'Université Saint-Paul et Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Philosophica », n^o17, 1980, 264 p.] *Philosophiques*, 8(1), 209–211. <https://doi.org/10.7202/203163ar>

Paul-Marcel LEMAIRE. *Les signes, sauvages, Une philosophie du langage ordinaire*. Éditions de l'Université Saint-Paul et Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. «Philosophica», n° 17, 1980, 264 p.

Se présentant comme un essai philosophique assez libre, cet ouvrage entreprend une élaboration de la notion de «langage ordinaire», qu'il aborde par le biais de deux stratégies: d'une part, il interpelle, souvent de façon extrêmement succincte, un certain nombre de doctrines ou de théories philosophiques ou proches de la philosophie qui ont thématiqué la notion de langage ordinaire, habituellement par rapport à l'idéalité des langages formalisés, et, d'autre part, il développe, au-delà de ces approches jugées trop étroites, un traitement de la notion qui vise à lui restituer l'ampleur et la multiplicité des divers aspects du langage humain, qu'elle aurait perdues dans ces approches étroites. En introduction, l'A. déplore l'absence d'une «définition satisfaisante du langage ordinaire» (p. 11) et forme l'hypothèse que les difficultés d'une telle définition tiennent peut-être au fait que ce langage peut être aussi difficile à définir que «la vie elle-même». C'est sans doute la raison pour laquelle cet ouvrage s'avance dans des directions si diverses, considère des points de vue si différents et s'attache à des matériaux si variés, afin de s'affranchir des limitations des approches linguistiques, logiques et philosophiques habituelles, qu'il tente d'intégrer dans une perspective globalisante.

L'ouvrage se compose de trois parties, organisées autour de métaphores spatiales: *Les configurations de surface*, *Deux témoins du langage ordinaire* (Wittgenstein et Chomsky, chez lesquels les notions de «grammaire superficielle» et de «grammaire profonde» ont au moins eu l'unité de leur appellation) et *Les stratégies profondes*. En simplifiant quelque peu un discours qui se déploie sur un très grand nombre de plans, — ce qui correspond à l'amplitude de ce qu'il veut embrasser, — on peut dire que les deux premières parties servent d'abord à mettre en place, pour ensuite en écarter la plus grande part, les éléments théoriques des approches contemporaines, confiant à la dernière partie le soin de jeter les bases d'une philosophie «générale» du langage qui n'ait pas les défauts dénoncés jusqu'alors.

La première partie donne le ton à l'ensemble de l'ouvrage. Les éléments conceptuels exploités par la suite y sont déposés, s'étendant de Sapir à Benveniste, de Heidegger à Searle et s'appliquant à des modes d'existence du langage qu'on ne rapproche en général pas (l'univers des mass media, le statut de l'écrit chez Merleau-Ponty, l'idéologie, pour ne donner que quelques exemples). Ces éléments sont présentés les uns à travers les autres, le seul point stable et non relatif semblant être la philosophie de Heidegger. Freud est ainsi lu à travers les remarques de Wittgenstein (celui-ci étant présenté par le biais d'un commentateur), Todorov est mis en relation avec Ryle, Mc Luhan est révélé par Merleau-Ponty, Foucault est présenté comme procédant du modèle de la grammaire générative. En contrastant les unes par rapport aux autres des «paradigmaticités» dont le moins que l'on puisse dire est que leur «commensurabilité» n'est rien moins qu'évidente, l'A. semble condamner l'objet de sa

quête théorique à une indéfinie et perpétuelle altérité. C'est en effet un trait de la définition qui s'esquisse de ce qu'il considère comme «langage ordinaire» que toute approche qui en est tentée soit partielle et que son objet doive lui échapper au nom de la vérité ou de l'authenticité de celui-ci. Le prédicat «ordinaire», qu'on a pris l'habitude de comprendre dans le cadre de la langue usuelle, reçoit ici une acception nouvelle et assez étrange, qui répond bien à cette fuite incessante. Par exemple, est ordinaire un langage qui est sans coloration idéologique¹, qui n'est pas de nature fonctionnelle², les prédicats positifs étant pour leur part encore plus indéfinis³.

Ayant fait le tour, sous cinq thématiques (Statut de la parole dans la culture actuelle; Langage ordinaire et monde de l'audio-visuel; Processus de sémantisation et traits de style; Imaginaire et thématique du langage ordinaire; Cohérence et incohérence), de ce qui thématise, sous divers climats théoriques brièvement et assez partiellement résumés, le langage depuis quelques décennies, l'A. consacre une deuxième partie à l'examen de deux approches qui semblent, chacune à sa façon, exemplaires de notre contemporanéité, ne serait-ce que par la manière dont les philosophes les exploitent, souvent au prix de distorsions considérables. Les deux chapitres qui composent cette partie se présentent comme deux essais relativement indépendants de l'ensemble, car les thèses que l'on trouve chez Wittgenstein et Chomsky s'apparentent assez mal, sauf pour quelques dimensions de la pensée du premier dont il n'est pas tenu compte dans cet ouvrage, à celles défendues par l'A. Pour lire ces deux chapitres, il ne faut pas être trop soucieux de l'actualité et de l'exactitude de l'exégèse de la philosophie de Wittgenstein ni pousser au-delà d'une certaine version simplifiée du chomskysme (que représente, par exemple, *Language and Thought*) la compréhension du développement de la grammaire générative⁴. Quoi qu'il en soit, ces deux chapitres permettent à l'A. de confronter et de rapprocher deux orientations qui sont radicalement différentes, pour ce qui est de la perspective adoptée sur le langage et de la possibilité de soumettre celui-ci à un traitement théorique.

La troisième partie entreprend de passer de la superficialité de ce déblayage des configurations constituées du langage à la profondeur d'une saisie

-
1. «Le langage ordinaire charrie les ersatz de diverses idéologies, même contradictoires, et par là il les «neutralise» en leur apportant un démenti constant; par exemple, le langage concret de l'amour et des autres relations humaines dément constamment la «dialectique matérialiste» (111).
 2. Il semble que soit fonctionnelle ou fonctionnaliste toute conception qui reconnaît au langage un rôle ou un statut particulier, qui le saisit dans sa matérialité ou dans son usage effectif plutôt que de le considérer dans ce qui le manifeste le mieux, «la parole initiatique» (54).
 3. «Nous ne pourrions découvrir et déterminer la trace du langage ordinaire que par une description méthodique de certains témoignages contemporains de langage (*sic*), selon trois critères de sélection et de description, à savoir le concept de libre usage du langage, le concept de langue vivante et le concept de conscience ouverte au temps présent» (14).
 4. L'A. laisse de côté les aspects théoriques des écrits de Chomsky pour retenir surtout les idées philosophiques générales, lesquelles correspondent au modèle d'*Aspects*. Depuis 1965, il s'est passé un certain nombre de choses en grammaire générative, ne serait-ce que le fait que les structures profondes, qui intéressent beaucoup l'A., ont pour ainsi dire «disparu».

authentique du langage, par laquelle sa mouvance dans l'imagination, le désir et l'action est enfin retrouvée comme son fondement originaire et négligé. Cette partie permet d'établir des relations entre la notion, qui est demeurée quelque peu mystique, de «langage ordinaire» et les aspects socio-idéologiques qui menacent l'authenticité de l'être parlant, laquelle nous est présentée dans une glose de la pensée de Pascal sur la question du langage.

Cet ouvrage se veut, comme l'indique son sous-titre, «une philosophie du langage ordinaire». Au-delà des difficultés qu'il y a à définir cet objet, on peut regretter que l'A. n'ait pas consacré moins de temps à examiner des approches qui ne contribuent à cette philosophie qu'à titre de repoussoir, afin de développer davantage les aspects originaux de sa pensée, qui est mal servie de se mesurer à des théories que l'espace du livre oblige à résumer et à simplifier dans des raccourcis et des télescopes gênants. L'A. semble avoir poursuivi deux objectifs. Il a d'abord cherché à présenter un certain nombre d'idées générales qui circulent dans le domaine des études du langage en les exprimant d'une manière en quelque sorte didactique; il me semble que cet objectif est mal atteint, car on trouve à cet égard beaucoup d'erreurs, d'inexactitudes, d'oublis importants de questions fondamentales chez les auteurs traités, d'omissions de pans entiers de la philosophie du langage. Il a ensuite cherché à produire une philosophie du langage, par rapport à laquelle le premier objectif est advenue, et la pensée qu'il développe dans cette recherche, si elle s'oppose aux «rationalités standard» dans ce domaine, n'en présente pas moins des aspects intéressants et dont l'A. estime à raison qu'ils permettent d'échapper à une certaine fixité caractéristique du domaine traité.

François Latraverse
Université du Québec à Montréal